

aussi l'ami et le disciple de l'homme qu'il avait vénéré entre tous : Leconte de Lisle.

Il s'effaça modestement dans la foule des invités. Il rentrait dans le crépuscule de sa gloire et de sa cécité. On aurait aimé savoir qu'en s'en allant, il se souvenait qu'il avait écrit, lui aussi, quelques vers immortels.

Notant que

ce grand poète, trop peu connu, hélas ! naquit la même année que Villiers de l'Isle-Adam,

M. Edmond Jaloux ajoute :

d'autres commémorations suivront bientôt : Mallarmé [né en 1842], Verlaine [né en 1844], Sully Prudhomme [né en 1839], José-Maria de Heredia [né en 1842].

Seul des poètes que le collaborateur du *Temps* a nommé, Sully Prudhomme sera l'objet d'une célébration cette année. Mais il ne fut pas le seul à naître en 1839. C'est le cas également d'Emile Blémont, ce cher Emile Blémont, d'inspiration et de facture toute parnassienne, qui en mourant léguait son charmant hôtel de la rue Ballu aux poètes : « la Maison de Poésie », qui vaut tous les monuments, qui est quelque chose d'autre, sans doute, de préférable, certainement.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Concerts Colonne : audition des envois de Rome de M. Tony Aubin : *Symphonie romantique*, et *Cressida* (fragment). — Albert Carré — Maurice Emmanuel.

C'est un plaisir rare et une joie profonde : entendre des œuvres dont l'auteur, qui est au début de sa carrière, donne les marques d'un talent original en même temps que d'une culture étendue; et puis sentir, tandis qu'on écoute, que ces œuvres-là s'imposent non seulement parce que leur qualité dépasse ce que l'on était en droit d'attendre d'un lauréat du Concours de Rome, mais encore parce que leur valeur propre, hors de toute autre considération, les place d'emblée où n'atteignent qu'un petit nombre d'élus; constater à la fois la qualité de l'inspiration, la puissance du souffle, la sincérité de l'expression, la solidité de l'écriture, et jusque dans quelques très brèves imperfections de détail, une sincérité, une

honnêteté qui imposent le respect et commandent la sympathie — voilà ce que nous ont valu les envois de Rome de **M. Tony Aubin**, donnés en première audition aux Concerts Colonne, le 10 décembre, sous la direction de M. Paul Paray.

Oui, c'est un plaisir rare : l'exercice de la critique conduit à une diminution des facultés d'enthousiasme. A mesure que le temps passe et que les ouvrages nouveaux se succèdent qu'il faut examiner, juger, on risque de devenir comme Beckmesser, plus attentif aux défauts qu'aux qualités des musiques nouvelles. M. Tony Aubin, par les moyens les plus francs, et simplement parce qu'il a exprimé ce qui était en lui, parce qu'il a laissé parler son tempérament dans sa musique — mais sans cesser de soumettre son œuvre au contrôle d'une discipline exigeante — nous a émus. La sincérité est la meilleure éloquence; mais il y a tant d'artistes qui perdraient à être sincères plus qu'ils ne gagneraient! Heureux ceux qui peuvent, sous le vêtement d'une forme correcte et d'un style pur, laisser apercevoir l'homme. Toutes les grandes œuvres sont ainsi révélatrices. La confiance que M. Tony Aubin nous fait aussi bien dans le mouvement lent de sa symphonie que dans le Nocturne de Cressida, pour pudique qu'elle soit, est révélatrice. Le musicien qui a entendu chanter en lui ces phrases est un artiste-né. L'éducation qu'il a reçue auprès d'un maître admirable — Paul Dukas — a donné tous ses fruits. Elle a respecté l'individualité du jeune poète; elle a armé son esprit et enrichi son talent. Il est parfois dangereux de choisir un maître dont la personnalité est aussi forte : l'admiration qu'on lui marque se laisse souvent trop voir et les œuvres de l'élève paraissent alors comme un reflet. Si l'orchestration de M. Tony Aubin, en quelques pages du finale de sa *Symphonie* évoque le souvenir de la *Péri*, c'est de manière fugitive, et c'est plutôt comme un hommage. L'ombre du maître n'obscurcit jamais l'originalité du jeune musicien, déjà maître lui-même. Et comme on le loue de cette abondance, de ce jaillissement d'idées bien enchaînées, comme on lui sait gré de ces développements qui ne sont pas des répétitions inutiles, et comme est réconfortante une *Symphonie composée*, au vrai sens du mot, une œuvre de longue haleine, enfin! et qui semble plus courte que tant de pièces

brèves dont la brièveté n'est que le fruit de l'impuissance...

M. Tony Aubin a composé sa *Symphonie romantique* en 1935-1936. Le second mouvement, *Grave*, avait été donné en première audition à la Société des Concerts, sous la direction de M. Philippe Gaubert, le 22 mars 1936; l'année précédente, en avril, la même société avait inscrit à son programme un fragment de *Cressida*: les deux ouvrages furent pareillement accueillis et l'on regretta unanimement que l'auteur ait dû, pour se faire jouer, démembrer une composition importante dont la valeur, à en juger par ce fragment, était très remarquable. De même le mouvement isolé de la symphonie fit souhaiter de connaître l'ensemble. Nous voici exaucés pour celle-ci, mais notre regret persiste et s'aggrave pour *Cressida*; en connaissant davantage, nous en voudrions plus encore.

La symphonie est en trois parties: allegro con fuoco, grave et finale, bien équilibrés, bien développés, sans longueurs ni redites. L'épithète « romantique », dit l'auteur, ne s'explique que par la recherche d'une expression lyrique franche et soutenue, au service d'une forme simple. Et c'est bien cela en effet: les thèmes sont expressifs et ils sont traduits franchement par un orchestre qui sonne à merveille. Le musicien est parfaitement maître de sa forme. Et cette forme n'est point une vaine apparence: elle est riche de substance, d'idées, de suggestions, elle n'est jamais ni précieuse ni banale, mais toujours justement appropriée à son contenu.

Cressida est un « hymne d'amour à l'adorable gloire et à la mortelle séduction d'une femme enivrée d'elle-même, brûlante de danser et qui ne danse que pour elle, sur cette terre d'Asie tremblante de désir ». M. André Suarès, auquel M. Tony Aubin a demandé l'inspiration de son *Poème pour Cressida*, s'est tenu à l'écart de l'affabulation shakespearienne. Faut-il rappeler la grande beauté de sa *Cressida*? Il est toujours dangereux pour un musicien de choisir un texte auquel il est impossible d'ajouter quelque chose, car on ne saurait rien ajouter à la perfection sans la détruire. Cependant quelques privilégiés ont tenu la gageure. Dans un tout autre genre, Maurice Ravel fit ainsi des *Histoires Naturelles* de Renard: *Cressida* est de réussite pareille. L'ouvrage débute par une

fanfare de caractère rude et héroïque, évocatrice des combats qui ont ensanglanté la Troade et de toutes ces jeunes existences moissonnées pour être offertes à la beauté d'Hélène. Vient ensuite un passage lyrique, «cruelle Cressida», une plainte amoureuse traversée d'imprécations, un hymne de regrets et d'espairs, un chant de tristesse et de ferveur; et puis un Nocturne voluptueux et doux, mais où passent des frissons de désirs ardents, un fragment de ballet enfin, où Cressida danse sur le sable d'une plage, devant la mer qui murmure. Elle s'abandonne au rythme jusqu'au délire et à la frénésie. Mme Germaine Lubin fut Cressida; elle prêta à l'héroïne le charme de son admirable voix. M. Roger Bourdin fut le récitant. L'orchestre, dirigé par M. Paul Paray, mérita tous les éloges. Quant à l'auteur, il a recueilli le juste hommage d'un public transporté d'enthousiasme. Hommage rare, car les habitués des concerts se montrent en général fort circonspects devant une musique inconnue, mais hommage parfaitement mérité et qui se renouvellera quand nous connaîtrons *Cressida* tout entière.

§

Albert Carré est mort le 12 décembre. Acteur, auteur dramatique, directeur du Théâtre de Nancy, associé de Porel au Vaudeville, au Gymnase, c'est comme directeur de l'Opéra-Comique qu'il demeure une des figures marquantes de l'histoire musicale contemporaine. Il avait succédé à Carvalho en 1898 et il ne quitta la salle Favart qu'en 1925, sauf pendant la guerre où il administra le Théâtre Français. On doit beaucoup à Albert Carré, et comme le rappelait M. Pierre Lalo dans son article nécrologique du *Temps*, dès sa nomination et avant même que fût achevée la reconstruction de l'Opéra-Comique, Albert Carré tint à honneur de faire pénétrer les jeunes compositeurs dans une maison où, jusqu'à son avènement, n'avaient guère accès que les fournisseurs attitrés. Vincent d'Indy, avec *Fervaal*, Gustave Charpentier, avec *Louise*, Claude Debussy, avec *Pelléas et Mélisande*, Paul Dukas, avec *Ariane et Barbe-Bleue*, Alfred Bruneau avec *l'Ouragan*, Déodat de Séverac avec *Le Cœur du moulin*, Messager avec *Fortunio*, Albéric Magnard avec *Bérénice*, composent un véri-

table palmarès où les titres des ouvrages qui honorent le mieux la musique française contemporaine se retrouvent associés à son nom. On ne peut oublier non plus le soin qu'il donna au répertoire : des œuvres comme *Orphée*, comme *La Flûte enchantée* furent pour ainsi dire restaurées grâce à lui. Il fut récompensé de ses efforts par le succès : jamais l'Opéra-Comique ne fut aussi prospère que dans les saisons qui précédèrent et suivirent immédiatement la guerre. Et puis les choses changèrent... Mais il y aurait bien de l'ingratitude à oublier Albert Carré.

Après une longue maladie, **Maurice Emmanuel** est mort le 14 décembre. La musique française perd en lui un admirable serviteur, savant musicologue et compositeur de rare originalité. Je me propose de consacrer ma prochaine chronique à la place considérable que tient ce grand modeste dans l'histoire contemporaine de l'art.

RENÉ DUMESNIL.

ART

XXXIV^e groupe des artistes de ce temps. — Braque. — Marquet. — La jeune gravure contemporaine. — Le prix Paul Guillaume. — Dessins de Corot. — Memento.

Depuis la première exposition de groupe des **Artistes de ce temps** au Petit-Palais, il y a deux ou trois ans, où figuraient Brianchon, Oudot, Legueult, Gimond, etc., nous n'en avons pas vu de plus homogène et de plus digne d'intérêt que celle qui se tient en ce moment. C'est là que les amateurs, pour se reconnaître dans la grande confusion qui règne aujourd'hui, doivent venir se rendre compte de ce que peuvent donner les maîtres de cette génération de peintres de trente à quarante ans dont on a peu parlé encore, bien qu'elle atteigne la puissance de la maturité. La tendance la plus profonde, la plus précise, la plus sérieuse de notre jeune peinture se trouve ici représentée.

Le groupe a été organisé avec maîtrise par P. Guastalla, connu surtout comme dessinateur et graveur, et dont on ne peut que louer le talent : l'élégance, la vigueur et la souplesse du trait sont au service d'un tempérament très sensible.